

Les espaces intersectionnel queer sont notre futur

Pour la troisième fois nous nous réunissons ici pour une fierté queer-intersectionnelle et non commerciale. La devise de cette année : "Queering Spaces" (Les Espaces Queer) . Vous vous demanderez peut-être : qu'est-ce que les espaces ont à voir avec le fait d'être queer? Qu'est-ce que le genre et la sexualité ont à voir avec les lieux?

Beaucoup de gens prennent les déplacements entre différents lieux et espaces de vie pour acquis. Ils y entrent et en sortent selon le contexte. Ils vont au travail, à la fac, à l'école. L'après-midi, ils vont dans des magasins, retrouvent leurs amis au lac ou dans un bar. Le soir, ils rentrent chez eux ou vont en boîte. Ils ne pensent même pas aux différents espaces qu'ils ont traversés au cours de la journée. La liberté de déplacement et d'utilisation de ces divers lieux de manière sûre et non dangereuse n'est pas garantie pour les personnes queer. La vie de beaucoup d'entre eux est parsemée d'injures et d'insultes quotidiennes dans des espaces publics mais aussi dans des cadres privés.

Il est important de rappeler que cette violence n'affecte pas seulement les personnes queer. Les femmes subissent une forme particulière de violence. La gouvernance coloniale et raciste affecte les personnes racisées et migrantifiées depuis des siècles. Tout le concept de notre société et nos infrastructures semblent être conçus pour exclure les personnes handicapées. Seuls ceux qui parlent la même langue, ont la même anatomie, ont la même soi-disant origine, se comportent et sont les mêmes que la majorité dominante d'un espace semblent autorisés à en faire partie.

Ce qui suit parlera de quelques expériences queer en particulier. N'oubliez pas qu'être queer ne veut pas forcément dire être blanc, catholique, valide etc... Les réalités des personnes queer s'entremêlent avec beaucoup d'autres circonstances et réalités.

La première étude sur la violence anti-queer en Saxe a été publiée en 2019 par une collaboration entre HS-Mittweida et le GAL Queeres Netzwerk Sachsen. Presque tous les 267 participants ont été victimes de violence basée sur leur sexe ou leur identité sexuelle. La violence peut prendre des formes physiques, psychologiques, structurelles et institutionnelles. Elle peut nous blesser et nous détruire. Elle se produit dans ces espaces et ces lieux de vie commune. C'est la peur de marcher dans le noir, la peur de rentrer chez soi le soir, la peur de se retrouver seul(e) dans la rue, de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. C'est là la réalité des personnes queer, mais la violence ne se limite pas aux lieux physiques.

Dès notre jeune âge, nous apprenons à connaître notre famille comme un espace social patriarcal. Beaucoup d'entre nous grandissent avec des attentes cis-hétéronormatives de la part de nos parents et de la société. Nous avons peur de sortir ou de subir de la violence conjugale à cause de notre identité. Les groupes de classe, les clubs sportifs, les groupes d'amis - tous sont des espaces sociaux que nous ne pouvons pas librement choisir dans l'enfance et l'adolescence. Nous nous demandons alors : comment puis-je m'intégrer ici? Comment être normal? Mais comment sommes-nous censés être normaux quand la société nous perçoit toujours comme "bizarres" et "différent." Tout autour de nous, nous sommes confrontés à des conneries cis-hétéronormatives : La façon dont nous sommes censés avoir des relations amoureuses ou faire l'amour, comment nous sommes censés nous habiller

ou parler. Toutes les règles qui ne sont écrites nulle part, mais tout individu qui ne les suit pas est néanmoins punie. Qu'il s'agisse de regards, de commentaires malveillants ou inappropriés, d'insultes ou de coups de poing. Voire même jusqu'à aller au meurtre. Comme Christopher W., 27 ans, qui a été assassiné par trois néo-nazis dans la ville saxonne d'Aue en avril 2018. Comme possédés par une folie de violence extrême, ils l'ont battu sans retenue. Pendant 20 minutes.

Dans les zones rurales en particulier, les opportunités alternatives de rencontrer des gens cools sont rares. Les programmes sportifs queers et les projets éducatifs n'existent pas. Ou alors les rares fois où ces programmes existent, ils sont situés dans la grande ville la plus proche. Ce type d'espace sont souvent le seul point de rencontre queer pour beaucoup de personnes. Avec les super infrastructures (ironie) en Saxe et d'autres régions en Allemagne, c'est particulièrement compliqué. "Départ pour Berlin dans l'ICE"- phrase jamais prononcée par qui que ce soit de Chemnitz dans l'histoire de l'humanité. Et pourtant c'est la troisième plus grande ville de Saxe... Cependant, ces programmes et projets essentiels à la communauté dépendent malheureusement du financement de l'État et sont parfois simplement abandonnés. Prenons l'exemple du programme éducatif de Gerede e.V. . Ils se déplacent dans les écoles dans le but d'éduquer les gens à propos de notre cause et, rien que l'année dernière, ont formé 1.000 élèves et environ 700 enseignants, éducateurs et professionnels en les sensibilisant aux questions queer. Cette année, l'Etat a décidé d'arrêter le financement de leur programme. Juste comme ça. Génial le super plan d'action de l'Etat. Merci beaucoup, Sucksony! (énervé). Les quelques projets que Gerede e. V. sont encore en capacité de réaliser ne sont rendus possibles que par la ville de Dresde. L'éducation queer en Saxe de l'Est est tout simplement rendue impossible pour le moment.

Souvent, la seule option qu'il reste est de se rendre dans des espaces privés, dans le secret, dans le placard.

Les personnes queers, cependant, sont maîtres dans l'appropriation des lieux, les rendant encore plus queer ou ouvrant même leurs propres endroits. Rappelons-nous des exemples célèbres comme le Stonewall Inn, les maisons de bal et toute la culture de bal elle-même, les occupations de Tuntenhäuser de Berlin, les zones de croisière et de villégiature. Des lieux souvent criminalisés qui existaient à l'abri des regards. Des lieux avec leurs propres règles. Ils devaient constamment rester vigilants, être toujours préparés à des potentielles attaques anti-queer de la part de l'État ou de la société. Mais au milieu de toute cette prudence et du danger, ils ont pu créer des espaces qui fonctionnaient différemment du reste de la société. Où les attentes cis-hétéronormatives ne s'appliquaient plus, où ils pouvaient draguer ouvertement, aimer, montrer de l'affection et faire l'amour de toutes les manières possibles et imaginables. Des espaces de calme offerts comme une pause du monde extérieur, de sécurité, d'exploration de soi. Aujourd'hui, on parlerait probablement de "Safe Space" (Espace de sûreté). Michel Foucault, qui était lui-même gay ainsi que d'autres symboles de la théorie queer, appellerait probablement ça une hétérotopie. Des espaces différents au-delà de la société dominante, qui fonctionnent de manière différente.

Et la bonne nouvelle c'est que ces espaces ne sont pas une chose du passé! Ils existent encore et toujours, surtout à Leipzig où ils deviennent de plus en plus omniprésents. Pour nommer quelques-uns de ces endroits explicitement queer et non commerciaux on peut citer: Bubble Bar, des espaces éphémères comme la série Queerbeam à Queerbeet, Antischocke qui a été occupé en mars mais malheureusement libéré peu après, Candy Krush, Pixi, Rosa-Linde, cet événement en lui même, les

ateliers, les groupes de paroles, les pannel d'informations et d'autres encores qui sont en train d'être créés en ce moment même, d'autres sont remis en marche encore et encore. Ces divers espaces offrent de la sécurité, un abri, des endroits pour faire la fête, flirter, pour lancer des conversations, pour planifier l'abolition du patriarcat cis-hétéronormatif et pour venir se rencontrer comme nous sommes - queer.

Il y avait et il y a encore beaucoup d'autres espaces en dehors de Leipzig. Leur création n'a été possible que grâce à des décennies de combat militant et de dévouement à la cause. Deux exemples importants sont Liebig³⁴ ou plusieurs organisations de services d'aide pour les personnes atteintes du Sida. Et pourtant, certains des lieux dédiés aux personnes queer continuent d'être attaqués - par le gouvernement, par les nazis, par la soi-disant société civile, mais aussi par les machos de gauche.

Un exemple récent et particulièrement bouleversant de violence parmi les gauchistes contre les espaces féministes queers est le collectif Syrena en Pologne, des hommes « gauchistes » ont violemment pris d'assaut leur locaux.

L'anti-féminisme et l'anti-homosexualité les ont forcés à faire ce que la police n'a pas pu faire pendant des années. Les espaces queer sont encore aujourd'hui dans un besoin vital et constant de combat et de protection.

Mais rendre les espaces queer ne signifie pas les transformer ou les réformer. Ce n'est pas parce que la police fait un changement de look avec des petits arcs-en-ciels qu'on va s'arrêter de militer. Nous n'allons pas remercier Rewe d'avoir accroché un drapeau arc-en-ciel dehors. Nous n'allons pas faire la fête parce que le FDP entre dans le gouvernement avec des voix queer et, au mieux, nous rirons amèrement des promesses électorales de la coalition gouvernementale. Nous ne voulons pas seulement "peindre" des espaces. Qu'est ce que ça apporte aux personnes trans et non-binaires d'être vus et catégorisés comme une sorte de nouvelle mode? Qu'est-ce ça apporte aux personnes racisées queers que leur style, leur culture, leur style de danse, leur culture du bal soit utilisé comme la nouvelle tendance? Comment sommes nous censés combattre le genre binaire si on dit aux bisexuels, aux queers handicapés ou aux personnes intersexe qu'ils sont "plus ou moins normaux" dans une tentative presque pathétique de les intégrer sans s'attaquer au système binaire problématique en lui-même. Quelle reconnaissance ? Où ? De qui ? Nous n'avons pas besoin de cette pseudo solidarité !

Pour nous, faire un espace queer signifie un changement plus profond. Cela signifie renverser le sens patriarcal des choses. Nous voulons mettre toute forme d'hétéronormativité à la porte. Nous voulons faire disparaître de chez nous les vestiges du capitalisme libéral. Nous voulons nous répandre dans tous les espaces physiques et imaginaires et nous étendre comme une mousse de construction colorée en constante croissance. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus un centimètre de libre pour les trucs racistes et validistes dans notre espace.

Le concept d'être queer est un challenge en lui-même! Vivre et être queer est synonyme d'un besoin d'espace illimité. Nous voulons de l'espace et nous prenons l'espace, nous allons entrer sur scène, nous allons construire des palais et allons construire notre chemin avec des bulldozers, jusqu'à ce que nous ayons écrasé l'ancienne structure de pouvoir. Donnez-nous des maisons pour que nous puissions les donner à d'autres individus! Donnez-nous les parlements pour que nous puissions en faire un club! Donnez-nous les rues afin que nous puissions en détruire la moitié et pendant que les

voitures de police seront en train de couler, nous allons découvrir de nouveaux chemins sur nos VTT. Donnez-nous les frontières et les États et nous les brûlerons. Donnez-nous la famille et nous ferons quelque chose de beau, donnez-nous la campagne et nous ferons des réseaux fiables, donnez-nous le contrôle du marché pour que nous puissions le jeter à la poubelle. Donnez-nous tous les espaces dont nous avons besoin!

Et si vous ne voulez pas nous le donner... alors nous le prendrons nous-mêmes. Nous savons le faire tout comme nous le faisons depuis plus d'un siècle de ce mouvement.

Les espaces intersectionnel queer sont notre futur !

A propos de l'auteur : CHELSEA, QUEER, NON-BINAIRE, 26 ANS, ORIGINNAIRE DU CAMEROUN

Mon expérience de l'asile en Allemagne et mon orientation sexuelle

Je m'appelle Chelsea. Je suis camerounaise, et voici mon histoire.

Arrivée en Allemagne

Ma vie en Allemagne n'a pas été facile dès le début. Je suis arrivé.e en Allemagne et j'ai fait une demande d'asile. On a pris mes empreintes digitales, des photos, et tous les détails de mon corps. J'ai ensuite été emmené.e dans un centre d'accueil. J'y suis resté une semaine, puis on m'a transféré dans un autre centre d'accueil à Leipzig.

C'est là que l'histoire allemande a commencé. J'étais si naïve que je ne savais pas à quel point l'asile était quelque chose de très sérieux. Tout ce que je savais c'est qu'il suffisait de raconter son histoire et puis c'était fini. Je me souviens d'être allé.e à mon entretien et que le but principal de l'homme qui m'interrogeait était de faire en sorte que je me trompe dans ce que je disais. Je n'étais pas assez intelligent.e. J'ai échoué et ma demande a été rejetée avec comme justification des faits tirés d'internet, en niant mon histoire comme étant complètement inadmissible. J'ai eu tellement peur en recevant

cette information de BAMF, c'est là que le traumatisme et la réalité de la demande d'asile ont commencé à me frapper de plein fouet. Je n'avais qu'une semaine pour faire appel de la décision ou être expulsée la semaine suivante. La procédure et tout ce qui concerne ma demande d'asile, tout est allé si rapidement. Je savais immédiatement que je n'étais pas la bienvenue ici. Je ne pouvais pas dormir, je n'arrivais pas à penser correctement, j'avais peur de la police, d'être expulsé.e et de retourner au Cameroun. Je savais qu'une fois là-bas, je serais un homme mort. Si quelqu'un me refuse quelque chose, je me dis que c'est son choix, car je crois que tout est une question de choix. Mon histoire n'était pas unique. Quand j'ai parlé à d'autres gens dans la même situation que moi, j'ai réalisé que nous avons tous des histoires similaires et je me suis dit que je ne serais pas perçue comme une personne sincère, car des générations de demandeurs d'asile avant moi ont déjà raconté

mon histoire avec leurs propres mots et expériences de vie. Rien de ce que j'ai dit ou fait n'était nouveau, ils avaient déjà tout vu et tout entendu, le cercle continue.

Le début de la procédure d'asile

La procédure de demande d'asile fait en sorte de vous faire vivre une expérience que vous n'oublierez jamais. La réalité ressemblait plus à une blague, mais tellement sérieuse que chaque étape est prise en compte pour votre succès ou votre perte. Pendant que j'étais au camp de réfugiés de la Max-Liebermann-Strasse, j'ai toujours eu le sentiment d'être gay, car à ce moment-là, c'est le terme que je pouvais utiliser pour m'exprimer. Mon point de vue c'était : soit tu es gay pour les garçons, soit tu es lesbienne pour les filles. Je ne savais pas qu'il y en avait plus que cela. Je ne me connaissais pas encore si bien que ça, je n'avais pas reçu d'éducation appropriée sur les identités de genre. Le processus d'asile m'a un peu déboussolé. J'oubliais les choses si vite et j'avais l'impression de perdre la tête à chaque seconde, chaque minute, chaque heure et chaque jour. Pendant trop de nuits, je me sentais morte, tout était dans ma tête, mes pensées me faisaient vraiment mal.

Après avoir été rejeté.e, j'ai fait appel. Une fois de plus, le processus a été très rapide. Je n'étais pas vraiment accepté.e dans le pays. J'ai alors cherché un avocat et je pense que c'était un bon avocat. Je ne faisais confiance à personne, ni même à ceux qui voulaient m'aider. Je rigole avec vous, je vous raconte mon histoire mais je n'avais confiance en personne. J'ai ensuite été transféré au camp de DÖLZIG.

À DÖLZIG, la vie était beaucoup plus dure. J'y suis resté 9 à 10 mois. Pendant mon séjour au camp, je suis entré.e en contact avec ROSALINDE et c'est ainsi que j'ai découvert ma véritable identité. Je suis allée à plusieurs réunions et rendez-vous. On m'y a enseigné et éduqué sur les identités de genre, c'est-à-dire la communauté LGBTQ. J'étais timide et je me basais sur ma culture et mes croyances. J'avais peur de parler et de prononcer les mots. Parfois, je les disais et je revenais dans ma chambre au camp et je priais et demandais le pardon de Dieu. C'était vraiment bizarre, mais parfois je me disais que je faisais ce qu'il fallait. Puis me voilà ! Avec la double identité. J'adorais la présence de ROSALINDE, car je pouvais parler de moi sans être condamnée. Je voyais ça comme un espace sûr où je pouvais parler de tous mes petits secrets et des choses que j'aimais vraiment. Au bout d'un moment je me mentais à moi-même, pas à ROSALINDE, parce que auprès de mes amis, je me cachais encore et je riais des blagues sur le fait de ne pas être bisexuelle et d'avoir une identité non-binaire. Lentement, j'ai commencé à arrêter de perpétuer ce genre de blagues, parce que c'est devenu mon identité. Chaque fois que je riais, je me rendais compte que je me moquais de moi-même. Je souriais parfois parce que je n'arrivais pas à croire que ça m'arrivait. Je renaissais. Je n'avais plus besoin de faire semblant. Je suis devenu audacieux.se. Je me souviens que j'étais allongé.e sur le lit et que j'avais ce visage souriant, tout en regardant fixement le plafond.

La procédure d'asile

Mon expérience personnelle n'était pas une partie de plaisir. Plus tard, j'ai été appelé.e par le tribunal et j'ai réalisé que c'est tout un système. C'est une réaction en chaîne, la première réaction étant la plus importante, en fonction de votre réponse au BAMF c'est le taux de probabilité que vous avez de gagner au tribunal. Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est là mon expérience. Je suis

allé.e au tribunal, j'ai eu une audience en présence de mon avocat, d'un traducteur, et d'une personne de ROSALINDE. C'était la première fois que je m'asseyais devant un juge, il s'est assis et m'a écouté si gentiment. On aurait dit un père en train d'étudier son enfant. Il me regardait droit dans les yeux, en analysant chacun de mes gestes, mouvements du corps, et expressions du visage. Il m'a mis à l'aise, même si j'avais tellement peur de m'asseoir devant un juge. Même après avoir parlé, il me fixait toujours, mais je n'arrivais pas à le regarder en retour. Je pensais que c'était un manque de respect, mais j'ai découvert plus tard que parler et le regarder dans les yeux m'aurait fait paraître plus sincère.

Après cela, quelques semaines plus tard, presque deux semaines, j'ai reçu un message disant que la décision resterait telle quelle. C'était toujours une décision négative. L'information m'a assommé.e. J'ai craqué, je suis tombé.e malade et j'ai commencé à penser à la suite. A ce moment-là, j'étais en contact avec ROSALINDE et je savais déjà que c'était une décision négative, parce que mon avocat m'avait dit qu'avec une telle décision de la part du BAMF je n'avais aucune chance de gagner au tribunal non plus.

Comme je l'ai dit, je n'avais confiance en personne, ce n'est que plus tard que j'ai réalisé qu'ils étaient avec moi et non contre moi. Je n'avais même pas idée que je pourrais demander un autre asile connu sous le nom d'asile ultérieur. Quand j'ai appris que je pouvais faire une autre demande d'asile, j'étais tellement heureux.se au fond de moi, je l'ai montré à RASHA (ma consultante chez ROSALINDE) en faisant semblant d'être triste, mais au fond de moi, c'était la fête. J'étais heureuse, car ma nouvelle identité représentait un tout nouveau chapitre dans ma vie et un nouveau départ. Ça m'a fait aimer encore plus la communauté et j'étais prêt.e à le montrer le plus possible. Que j'étais fier.e d'appartenir à la communauté, j'ai commencé à chercher d'autres moyens de faire connaître ROSALINDE aux gens, car je comprenais leur objectif et leur amour pour les réfugiés queer.

Quelques jours plus tard, j'ai contacté mon avocat et j'ai demandé si une nouvelle demande d'asile était possible. Il a dit qu'il allait devoir vérifier. Nous avons donc attendu et attendu, puis il m'a téléphoné pour me dire que l'asile ultérieur était possible si certaines lois étaient respectées. Je ne connais pas ces lois, mais certaines conditions devaient être remplies pour qu'un asile ultérieur soit accepté. Comme mon asile avait été rejeté au tribunal, la date limite d'appel arrivait bientôt à échéance et je n'avais toujours pas fait de demande d'appel auprès de l'instance supérieure. Comme d'habitude, j'avais toujours des pensées négatives. Il y avait comme une voix dans ma tête qui me disait, ne fais pas confiance à ces gens, ils te piègent. J'ai commencé à m'inquiéter et à chaque fois que j'étais assis.e avec RASHA, j'essayais de la comprendre. Elle m'étudiait, et moi je l'étudiais en retour. Elle souriait toujours et me parlait calmement. Je n'avais pas encore tout à fait confiance en elle, mais

j'ai quand même tenté ma chance. Les deux semaines pour mon appel sont arrivées à leur terme, je croisais les doigts. C'était franchement risqué, mais ça en valait la peine. Je ne pense pas avoir eu une meilleure option, soit ça marche, soit ça échoue.

Situation actuelle

Pour le moment, j'attends toujours la réponse du BAMF. En attendant, je continue d'aller à l'école pour faire un apprentissage.

L'incertitude est difficile à supporter. Mais j'essaie de m'en accommoder et de me distraire.

Je sais juste que je ne peux en aucun cas retourner au Cameroun. Il n'y a pas de vie pour moi là-bas. Ma vie est en danger là-bas.
Je veux rester en Allemagne. Je me sens bien et en sécurité ici. J'ai des contacts dans la communauté LGBTQ+ et je peux vivre ici librement et en sécurité.

L dans FLINTA*- Perspectives lesbiennes

Cet article a pour but d'expliquer pourquoi le L fait partie de l'acronyme allemand FLINTA* (Frauen, Lesben, Inter*, Nonbinär, Trans und Agender, voir traduction dans la phrase prochaine) et pourquoi cela devrait rester ainsi.

Des voix s'élèvent régulièrement pour dire que l'énumération séparée des lesbiennes dans Femmes, Lesbiennes, Inter*, Nonbinaire, Trans* et Agender paraît étrange et inutile. "Les lesbiennes sont aussi des femmes", entend-on souvent. Ou "les lettres représentent des identités de genre, les lesbiennes n'ont tout simplement pas leur place en tant qu'orientation sexuelle".

Oui, c'est vrai, de nombreuses lesbiennes sont aussi des femmes et les F I N T A représentent des identités de genre, mais cela n'est pas la question.

Il convient tout d'abord de mentionner que toutes les lesbiennes ne sont pas des femmes, car il y a des personnes qui s'identifient comme lesbiennes ou dykes, mais pas comme femmes, et que les femmes trans sont bien sûr aussi des femmes (et peuvent être lesbiennes), et que finalement pour certaines personnes, "lesbienne" n'est pas seulement une orientation sexuelle, mais aussi une identité de genre.

Pour comprendre pourquoi le L dans FLINTA est important, nous devons tout d'abord nous rappeler pourquoi l'acronyme FLINTA existe : Que signifie-t-il réellement - et pas seulement dans le sens littéral - et quel est son sens et son objectif politique?

Le terme FLINTA met dans le même sac les femmes, les lesbiennes, les personnes inter, non binaires, trans et agender et construit ainsi un nouveau groupe de personnes. Les différentes composantes se fondent en un seul sujet dans FLINTA.

Ce sujet de la personne FLINTA a été construit pour se démarquer des hommes cis. Donc formulé de manière négative : Tou.te.s ceux qui ne sont pas des hommes cis et qui - contrairement aux hommes cis - ne profitent donc pas des structures sociales patriarcales dans lesquelles nous devons vivre.

Ce sentiment peut se manifester de différentes manières - selon notre position, le patriarcat nous met des bâtons dans les roues et la violence patriarcale prend des différents visages et formes.

Le L est nécessaire, car les lesbiennes font des expériences spécifiques avec le patriarcat, qui se distinguent des expériences des FLINTAs non lesbiennes.

Les expériences lesbiennes sont très sous-représentées - même dans les contextes féministes - et ce n'est pas pour rien que "l'invisibilité lesbienne" s'est établie comme phénomène.

Avec cette intervention, je souhaite raconter et rendre visibles les perspectives lesbiennes par rapport au patriarcat et aux hommes cis, mais aussi au sein des contextes féministes et FLINTA. Ces explications se basent principalement sur mes expériences en tant que lesbienne cis.

Ces expériences se recoupent en partie avec celles des FLINTAs bisexuelles, qui peuvent être marqué.e.s et lu.e.s comme lesbiennes dans l'espace public dans le cadre de relations lesbiennes, ou des femmes trans lesbiennes - mais souvent pas.

Moi et beaucoup d'autres L ne sommes pas seulement des femmes, mais nous avons aussi reçu une socialisation lesbiennes. Ça veut dire qu'il nous manque beaucoup d'expériences présumées collectivement comme "féminines", pourtant, nous avons fait d'autres expériences spécifiquement lesbiennes et nous avons une réalité de vie lesbienne.

Certaines de ces expériences peuvent être qualifiées de "bonnes" dans le sens de "chanceuses" ou de "mauvaises", d'autres non. Mais elles montrent pourquoi le L fait parfois la différence et doit être pris en compte.

La **socialisation lesbienne** signifie pour moi, en tant que lesbienne cis, aucune expérience de relations romantiques et sexuelles avec des hommes cis et donc aucune expérience de la contraception, de la peur de la grossesse et des tests de grossesse.

La **socialisation lesbienne** signifie pour moi qu'il n'est pas nécessaire de se battre pour le droit à l'orgasme dans les rencontres sexuelles, ni d'avoir à faire face à des considérations et à des défis difficiles et fatigants que les FLINTAs féministes doivent supporter dans des relations romantiques et/ou sexuelles avec des hommes cis : pour le dire de manière exagérée : ne pas avoir un ennemi politique, d'opresseur au lit et en tant que relation romantique et émotionnelle proche.

Pour moi, la **socialisation lesbienne** signifie ne pas vouloir et devoir plaire aux hommes, et donc pouvoir développer d'autres espaces de liberté, une autre force de frappe politique et une autre radicalité - pouvoir mener les luttes féministes autrement. Cela peut conduire à ce que des FLINTAs lesbiennes se sentent freiné.e.s dans leurs actions et revendications féministes radicales par des FLINTAs non lesbiennes, mais d'un autre côté, les lesbiennes peuvent aussi être des pionnières et ainsi soulager les FLINTAs engagé.e.s dans le féminisme dans leurs relations avec les hommes cis.

La **socialisation lesbienne** permet de rompre plus facilement avec les représentations patriarcales de la féminité, de la beauté et de la désirabilité. Mais cela signifie aussi, à l'inverse, être fortement sanctionnée dans l'espace public. Par leur simple existence et présence, les butches renversent le patriarcat et ses logiques, elles provoquent l'ordre dominant à leur manière et se retrouvent donc rapidement au centre de la violence patriarcale, qui trouve sa forme la plus brutale dans les nommés "corrective rapes", c'est-à-dire les viols ayant pour but la "normalisation", voire la féminisation et l'hétérogénéisation des lesbiennes.

La **socialisation lesbienne** signifie qu'à l'âge de l'adolescence, être exclu.e des discussions et des échanges sur la sexualité, car la propre sexualité n'est pas prise en compte et n'est pas pensée.

La **réalité de vie lesbienne** signifie ne pas être prise en compte par la société majoritaire et par les contextes féministes.

La **réalité de vie lesbienne** signifie un sentiment d'exclusion dans les groupes de femmes cis-hétéro ou bi, dans lesquels on part tacitement du principe que toutes partagent certaines expériences, ce qui n'est pas le cas et que les lesbiennes par conséquent ne peuvent donc pas faire partie de cette collectivité. Ou n'ont pas le droit. Ou ne veulent pas.

La **réalité de vie lesbienne** signifie ne pas être reconnue par les médecins, et en particulier les gynécologues.

La **réalité de vie lesbienne** signifie pour moi aussi le paradoxe du sexe lesbien. D'une part, les relations lesbiennes sont souvent extrêmement sexualisées par les hommes cis et intégrées dans leur propre conception et construction du plaisir et de l'érotisme, mais d'autre part, la sexualité lesbienne demeure invisible. Avoir des relations sexuelles lesbiennes signifie ne pas avoir de "sexe véritable".

La **réalité de vie lesbienne** signifie aussi les efforts pour se convaincre soi-même "d'avoir aussi des relations sexuelles d'une certaine manière". Très souvent, la sexualité lesbienne n'est pas prise au sérieux par les hommes cis, ce qui conduit les lesbiennes à dévaloriser leur propre sexualité - un complexe d'infériorité spécifique aux lesbiennes par rapport aux hommes cis. Des concepts tels que l'OPP (One Penis Policy), dans lequel les hommes cis n'autorisent leurs partenaires qu'à avoir des contacts sexuels "sans danger" et indignes d'une concurrence - c'est-à-dire avec des personnes ayant une vulve, de sorte que leur propre pénis est le seul avec lequel leurs partenaires entrent en contact et que celui-ci reste donc sans concurrence notable et sérieuse.

Mais la **sexualité lesbienne** signifie aussi remettre en question radicalement les représentations hégémoniques de la sexualité dans cette société et de les faire sortir de leurs gonds, elle est déjà, par son existence et sa pratique, un acte subversif.

La **réalité de vie des lesbiennes** signifie également ne pas être prise en compte dans les actions féministes, comme par exemple par rapport à la grève du travail de soin dans les relations proches. Ces actions témoignent d'un point de vue hétéronormatif, car elles présupposent parfois tout naturellement des relations proches avec des hommes cis, ou le concept n'est pas conçu pour les FLINTA avec des environnements FLINTA.

La réalité de vie lesbienne signifie

La réalité de vie lesbienne signifie

...point, point, point

Ces descriptions proviennent surtout d'expériences personnelles, mais elles peuvent aussi être abstraites. Elles montrent que la visibilité est importante pour les luttes lesbiennes.

Le fait que les FLINTA soient collectivement touché.e.s par le patriarcat exige une coopération solidaire, il est élémentaire pour notre lutte féministe que Fs, Ls, Is, Ns, Ts, et As se considèrent comme des allié.e.s, soient là les un.e.s pour les autres et se soutiennent mutuellement dans leurs luttes et leurs défis.

Pas seulement, mais avons tout il reste clair: ensemble, nous sommes fort.e.s. Suffisamment fort.e.s pour mener ce combat apparemment sans fin et si pénible contre ce patriarcat cis-hétéro de merde.

Mais pour cela, il est **indispensable** que nous voyions et comprenions nos **différences**. Que nous soyons sensibles aux réalités de vie et aux relations spécifiques des autres FLINTA avec les hommes cis.

La visibilité lesbienne est donc élémentaire pour les luttes féministes, c'est la seule façon de profiter de nos expériences différents, d'apprendre les un.e.s des autres et de se couvrir mutuellement. Et le L de FLINTA est donc également élémentaire pour les luttes féministes et leur force de frappe.

J'aimerais conclure par une citation d'Audre Lorde qui résume encore une fois mes propos :

"Ce ne sont pas nos différences qui nous séparent. C'est notre incapacité à reconnaître, à accepter et à célébrer ces différences".

Pour le L et pour une visibilité de toutes les perspectives dans FLINTA !